

## UNE PLANETE POUR COPPONI

### CHAPITRE PREMIER

#### La Planète

Cent quatre !

Avec celui-ci, cela fait cent quatre depuis le début du voyage.

Cent quatre fois en neuf années ! La scène n'a plus rien d'original.

C'est toujours le même scénario : la salle trop froide, les infirmiers qui s'affairent en silence, la porte à double battant qui se referme derrière eux avec un bruit de suction. Toujours la même chose, les cloisons grises, métalliques, la peinture maintenant un peu éraillée à l'endroit où l'on vient ranger la civière.

Cent quatre fois ! Et pourtant, Nadia ne peut se résoudre à trouver cela banal. Elle se tient au fond du sas, immobile, les traits tirés par un mélange de stupeur et d'affolement calme, les yeux fixés sur le travail des hommes qui ôtent les vêtements du cadavre et le toiletent. Il lui semble qu'elle observe tout cela de très loin, comme d'en-dehors d'elle-même. Cent quatre suicides, et elle n'a pas encore l'habitude ! Elle espère qu'elle n'en prendra jamais l'habitude...

Enfin, les hommes en blouse blanche s'écartent, leur besogne achevée. Ils quittent la pièce après avoir salué distraitement la psychologue. Nadia incline la tête dans leur direction, puis se tourne lentement vers le clavier de Sacha, l'ordinateur principal d'*Orejona*. Elle contrôle les chiffres sur la plaque d'identité avant de poser celle-ci sur l'emplacement prévu à cet effet. Pendant quelques secondes elle laisse errer son regard sur le visage exsangue du jeune homme. Les renseignements s'affichent à l'écran : Boris Stefanovitch Adamov, vingt-neuf ans, originaire de Sébastopol, en Crimée, parents décédés dans un accident alors qu'il avait treize ans. Elle n'a plus besoin de lire, connaît le dossier par cœur : études à Moscou, puis Prague, avant un séjour à Paris, où il a travaillé dans les transports publics. Il s'est embarqué à la suite d'une déception amoureuse.

*Ceux-là sont les plus vulnérables.* Elle se surprend à aimer ce corps lisse et musclé, trop blanc, ces cheveux blonds qui s'écoulent de chaque côté du front. De quand date sa dernière consultation, à celui-ci ? S'est-elle montrée assez disponible ? A-t-elle su le comprendre ? Sans doute pas, puisqu'il s'est finalement tranché les veines. Bien sûr, il n'est pas le seul, ils ont tous un jour ou l'autre besoin de parler avec la psychologue, mais...

Elle s'en veut de se chercher des excuses et pianote brièvement la formule rituelle :

*Suicide, 15 mars 2155 TO*

Voilà, Sacha peut archiver le dossier. Affaire classée.

Exit Boris Adamov.

La jeune femme enclenche la commande d'expulsion, et un bras articulé fait glisser le corps dans le tube à air comprimé qui va l'éjecter dans l'espace où il restera pour l'éternité, astre dérisoire. *Dieu te garde, Boris Stefanovitch.*

La trappe claque. C'est fini. Elle sait déjà que demain elle aura oublié. Comment survivre, sans cela ?

« Salut, Nadia, prononce sombrement le commandant sans se retourner quand elle pénètre dans le poste de commande. Encore un, n'est-ce pas ?

— Oui, encore un. Maintenant nous avons dépassé la barre du un pour cent. En neuf ans... »

Pasternov fixe un point qui s'éloigne rapidement dans le vide, de l'autre côté du hublot.

« Il nous quitte... Peut-être – qui sait ? – son corps momifié rejoindra-t-il un jour notre système solaire.

— Tais-toi, Carol. » Nadia se rapproche de l'officier et vient appuyer sa joue contre l'épaule de l'homme. « De toute manière, c'était prévu, non ?

— Tu le sais aussi bien que moi ! La norme est fixée à cinq pour cent de pertes pour vingt ans de voyage. » *C'est si facile, de prévoir la mort des autres quand de toute façon, ces autres, on ne les reverra plus jamais.* « Et maintenant, que prévoit Sacha ?

— Après celui-ci, la barre est à sept et quelques centièmes.

— Épargne les centièmes, je t'en prie ! »

Maintenant, le corps a disparu dans l'obscurité de l'espace. Seul l'écran radar en conserve la trace. Le commandant se dégage doucement de l'étreinte de Nadia et fait face à l'écran central de commande. Il serre les dents. Il pense à ces dix mille passagers volontaires, dont il se sent responsable et qui s'autodétruisent à petit feu. Il pense aux trois millions de tonnes de son navire intersidéral, portés par les gigantesques propulseurs qui vomissent depuis neuf ans un flot de plasma pour qu'*Orejona* file presque aussi vite que la lumière. Neuf ans ! Et là-bas, sur la Terre, dans l'autre monde, cent ans ont passé. Presque tous ceux qu'il connaissait sont devenus des vieillards ou des cadavres. Le message le plus récent, reçu hier, date d'il y a cinquante ans ! Et toute cette folie, la responsabilité de cette odyssee sans retour, entre ses mains à lui...

« La vérité est que la courbe évolue dangereusement, Carol. Beaucoup de ceux qui se sont embarqués n'évaluaient pas à sa juste valeur la difficulté de l'entreprise. La longueur de l'attente...

— Je sais, personne ne peut accepter ça froidement. Même pas toi, Nadia. Même pas moi. »

Il l'attire à nouveau contre lui, pour qu'elle ne voie pas la larme qui coule de ses yeux aux sourcils broussailleux.

« Pauvre type ! murmure le commandant. Il a attendu neuf ans, et il lui aurait suffi d'un jour de plus ! »

## CHAPITRE II

### *Orejona*

L'*Orejona* se divise en trois blocs. À l'arrière, les monstrueux moteurs à plasma surmontés de leurs gigantesques réservoirs représentent plus des deux tiers du volume total. À l'avant, on trouve l'ensemble scientifique, où résident les techniciens, le commandement et le personnel médico-psychologique. Entre les deux s'étirent les aires d'habitation : quatre étages aménagés en jardins exotiques, en salles de spectacle, en serres hydroponiques ou en terrains de sports. En d'autres termes, absolument tout ce qui est nécessaire pour s'ennuyer somptueusement pendant des années. En fait, la plupart des passagers ont fini par éprouver une telle aversion pour tous les décors fabriqués à leur intention qu'ils préfèrent rester terrés dans leurs cabines ou leurs bungalows, en tête-à-tête avec leurs collections d'enregistrements holographiques.

C'est la raison pour laquelle les parties communes des niveaux sont presque désertes quand Pasternov jette : « Il lui aurait suffi d'un jour de plus ! »

Nadia se contracte, comme électrisée, recule, les yeux écarquillés.

« Que veux-tu dire ? »

— Je veux dire que ça y est, nous avons repéré un système.

— Tu veux dire une étoile avec des planètes habitables ?

— Oui, parfaitement, des planètes. *Orejona* a déjà commencé à ralentir. »

Instantanément, la joie éclate sur le visage de la psychologue.

— Des planètes ? répète-t-elle comme pour se convaincre elle-même

— Oui, des planètes ! » redit l'officier.

Tous deux partent d'un rire nerveux, tant la nouvelle met fin à cette longue inquiétude.

« Vite, annonce-le aux passagers, j'ai eu assez de suicides pour aujourd'hui ! »

— Tu as raison. »

Et le commandant est encore hilare en diffusant l'annonce tant attendue, à l'ancienne, avec des haut-parleurs !

« Appel à tous les passagers... C'est le commandant Pasternov qui vous parle... Eh bien, ça y est, les enfants, on arrive ! Sacha nous a repéré un joli petit système, et nous y allons... *Orejona* a déjà commencé la procédure d'approche. Nous ralentissons déjà. Dans quelques mois, nous y serons ! »

Immédiatement, les quelques rares promeneurs, après quelques instants de stupéfaction, se précipitent les uns vers les autres, se congratulent, se répètent la nouvelle pour se convaincre de sa véracité, s'embrassent dans de folles étreintes. Puis, bien vite, on s'en va frapper aux portes des reclus de cabine, on les tire de force à l'extérieur. C'est la fête, d'un seul coup, la grande fête de l'arrivée à laquelle chacun rêvait depuis que le vaisseau a quitté la zone d'attraction de la Terre.

Partout maintenant se forment des assemblées spontanées, des farandoles improvisées. Certains tirent de leurs bagages un synthétiseur, une guitare, un harmonica même et les niveaux finissent par accueillir une gigantesque jam-session. Tout le monde ou presque se laisse aller à la folie.

Les imprimantes de Sacha sortent une édition spéciale d'*Orejona News* qui est épuisée en quelques minutes. Et pourtant elle ne fait que reprendre, en grand sur une seule feuille, la déclaration du commandant, sans rien y ajouter, ni rien commenter. Mais ces mots-là, on a envie de les relire, de les apprendre par cœur, de s'en pénétrer, de s'en persuader. Il faut les connaître parfaitement, il faut les intégrer, en être sûrs.

Sur une pelouse du jardin exotique, sous de hauts palmiers immobiles, on a apporté quatre grosses tonnes de vin de la Terre, du vrai vin de Georgie, épais et rouge comme le sang, de bonnes vieilles barriques de chêne qu'on met en perce et où chacun vient boire, s'enivrer, mettre fin à neuf ans

d'inquiétudes et d'inhibitions. C'était la surprise que Pasternov avait préparée à l'intention des passagers dès avant le départ.

Un peu partout, des feux de joie commencent à s'élever, où des malheureux jettent leurs derniers biens, leurs dernières attaches avec la planète natale. Et les flammes montent vers les voûtes, jusqu'à ce que les capteurs détectent l'incendie et le noient sous des jets d'eau glacée, sous lesquels les jeunes gens se précipitent aussitôt avec délices. Victor Mikhaïlovitch Copponi est l'un de ceux-là, embarqué sur ce vaisseau pour oublier dix ans de galère sur la Terre, ainsi que quelques coups foireux du côté d'Ekaterinbourg, qui lui ont procuré quelques années de séjour forcé sur le territoire des Nenets.

C'est un dévouement général ! Et cela atteint au comble quand une deuxième édition d'*Orejona News* sort, cette fois avec la première photo du nouveau système et de la terre promise. Ce ne sont encore que quelques points flous se détachant sur le ciel noir : tout à la fois le jardin d'Éden et les trésors d'Eldorado !

La fête dure deux ou trois jours et, dans les mois qui suivent, on ne peut manquer de remarquer l'air enjoué et enthousiaste que chacun arbore quasiment en permanence. On ne parle que de Planète Z – c'est le nom qu'on a convenu de lui donner en attendant d'avoir appris à mieux la connaître avant de la baptiser correctement.

On propage les moindres nouvelles de l'approche, on se repasse les photographies quotidiennes, de plus en plus précises. Surtout, on s'active à préparer l'arrivée. En effet, il n'est pas prévu de continuer à occuper les niveaux d'habitation actuels pendant qu'*Orejona* sera sur orbite, moteurs coupés, et donc en apesanteur. Il faudra au contraire résider dans l'anneau rotatif, où régnera une gravité suffisante pour assurer une vie normale. Alors, en attendant le déménagement, on se dépêche, on emballe, on étiquette, on met ses bagages en ordre. Bien entendu, la transition ne sera pas très longue : pas plus d'un ou deux mois, le temps de bien observer Planète Z. Après, enfin, on s'installera pour de bon au sol.

C'est donc doublement que les personnels techniques, quant à eux, doivent s'activer, car en plus de leurs propres effets, comme tous les autres, ils doivent préparer le vaisseau spatial. *Orejona* file maintenant depuis neuf ans à travers l'espace, sans problèmes majeurs, à sa vitesse de croisière. Et soudain, il s'agit de ralentir, puis de s'arrêter. En principe, tout doit marcher – mais en principe seulement. En fait tout repose sur la fiabilité des calculs de l'Union Spatiale. Les meilleurs spécialistes de Russie et d'Europe, les ordinateurs les plus perfectionnés, bien sûr, mais au bout de tout cela, il y a toujours l'expérience qui doit trancher. Et l'expérience, c'est *Orejona*. Jamais on n'a fait fonctionner un moteur à plasma aussi longtemps, et Dieu sait ce qui va advenir quand on va l'arrêter. Il est impossible de savoir si l'échauffement n'a pas altéré la structure moléculaire des parois des propulseurs, si toutes les commandes répondront. Alors, pour les techniciens et les ingénieurs, les six mois qui séparent le jour de l'annonce de la date prévue pour la mise en orbite sont réellement épuisants. Le commandant Pasternov – qui ne se ménage pas lui-même – a organisé deux postes quotidiens de douze heures, sans jour de repos, qui se relaient sans jamais faiblir.

Parmi les passagers, les volontaires ne manquent pas pour prêter main-forte à l'entretien. Tout est bon pour échapper à l'ennui de l'interminable approche. La corvée qui attire le plus, curieusement, est le nettoyage de la coque. C'est extraordinaire comme *Orejona* a pu se couvrir de poussière pendant sa traversée ! Et bien entendu, il n'est pas question de se contenter de la balayer dans l'espace, la masse titanesque de la nef ne tarderait pas à l'attirer de nouveau par simple effet d'attraction newtonienne. Il faut donc l'enfermer dans de petits sachets plastifiés qui sont ensuite déversés en couche régulière sur certaines aires des jardins, délogées à cet effet.

Copponi fait partie d'une de ces équipes de nettoyage. Il aime ce travail qui lui donne l'impression de respirer enfin librement, au-dehors, malgré le scaphandre. Souvent, il s'interrompt pour contempler Planète Z. Il pense *ma planète* et s'efforce déjà d'apprendre à aimer le globe mauve qui chaque jour devient davantage visible. Sa planète ! Il n'a aucun regret pour la lointaine Terre, pour ce monde pourri qui a failli le briser. Il s'efforce de ne plus y penser, mais Naples lui revient à l'esprit, les ruelles misérables. Puis Ekaterinbourg. Un jour, Aldo Copponi a changé son prénom en Victor. Et quoi de changé ? Encore la misère et la prison. Bande de salauds ! Alors, quand les autres, là, ils sont venus le

trouver, lui demander de travailler pour leurs services, il a accepté. Il s'en foutait bien, de ceux d'en face. Ce qui l'intéressait, lui, c'était de s'échapper.

Travailler pour eux ! Il y en a qui croient vraiment que le projet dont *Orejona* forme le premier maillon va supprimer les frontières et les tensions à la surface de la Terre. Pauvres naïfs ! L'Union Spatiale est une chose, la politique en est une autre. Mais lui, Copponi, maintenant, il s'en fout bien, de toutes les magouilles. Il a choisi son camp, une fois pour toutes...